

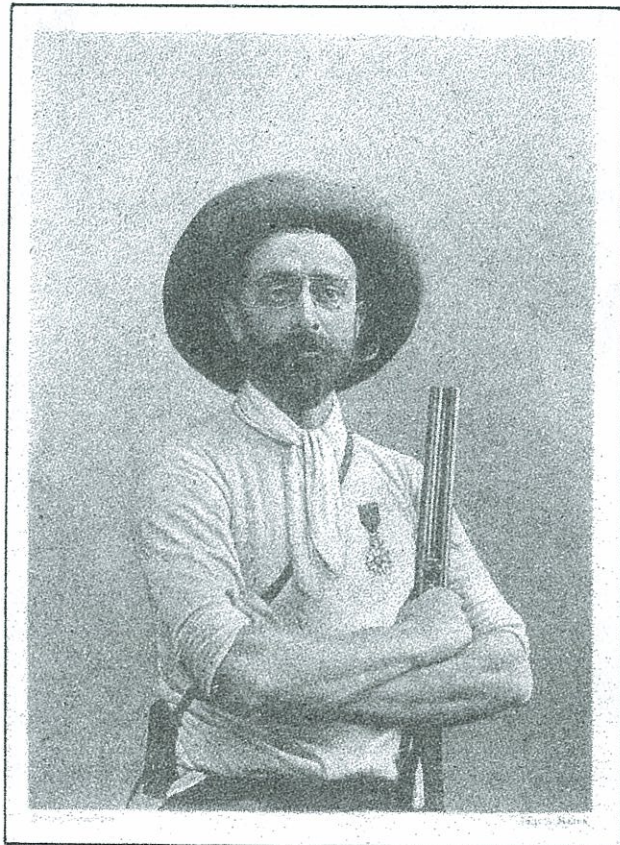
Edouard FOA, EXPLORATEUR

Partout il est écrit que nos ancêtres se sont intégrés dans la population française plus ou moins rapidement après la Révolution. Voici une «intégration tout à fait exemplaire», celle d'Edouard FOA, né à Marseille en 1862 qui descendait d'une famille gênoise arrivée dans cette même ville en 1777. Il devint explorateur et fut chargé de missions par le Ministère de l'Instruction Publique, correspondant du Muséum et reçut la médaille d'or de la Société de Géographie de Paris. Il fit beaucoup d'expéditions en Afrique et il les relata très agréablement dans de nombreux ouvrages récemment réédités.

Sa vie nous est retracée par un descendant de la famille GALAND, célèbres armuriers parisiens qui fournirent l'abondant matériel que décrit souvent Edouard FOA dans ses ouvrages. Mais c'est l'oeil avec lequel Edouard FOA considère la nature, les indigènes, la colonisation, l'esclavage qui subsiste, voire le cannibalisme, qui retiendra tout particulièrement notre attention. Mais laissons la plume à M. Gérard GALAND.

C. F.

A la fois explorateur et géographe, Edouard FOA est également un célèbre chasseur de fauves et un excellent écrivain. On lui doit en effet de nombreux ouvrages dans lesquels il décrit ses chasses, ses aventures, les pays qu'il a traversés et les nombreuses tribus indigènes qu'il a rencontrées.



SA VIE ET SES ORIGINES

Edouard FOA est issu d'une famille israélite fort ancienne dont on arrive à retrouver la trace en Europe occidentale. Depuis le XVIème siècle, on rencontre des FOA soit à Amsterdam où ils sont imprimeurs, soit dans le nord de l'Italie (Gènes, Turin...) où ils sont négociants. Le père et le grand-père de l'explorateur sont eux-mêmes négociants à Marseille. Cette famille FOA est également apparentée à Georges de PORTO-RICHE, à Léon BLUM et à la romancière Eugène FOA. Aussi apparaît-il difficile, à première vue, d'expliquer la vocation de l'explorateur par ses origines familiales (15).

Né à Marseille le 17 décembre 1862, Edouard FOA «renonce à la carrière militaire»(10) pour se consacrer entièrement à l'exploration des régions mal connues de l'Afrique : le Maroc, l'Afrique Centrale et l'Afrique du Sud (voir plus loin). Ses voyages, et les ouvrages qu'il rédige, lui valent de nombreuses distinctions scientifiques et honorifiques : Grande Médaille d'or de la Société de Géographie, Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, prix Montyon de l'Académie, etc... Edouard FOA décède prématurément à l'âge de 39 ans le 29 juin 1901 à Villers-sur-mer (Calvados).

L'EXPLORATEUR

Après avoir visité le Maroc, sultanat qui à cette époque est encore en dehors de l'influence française, Edouard FOA explore le Dahomey (1885) et, de 1886 à 1890, les principaux pays de la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au Congo. C'est de 1891 à 1893 qu'il effectue son premier voyage en Afrique du sud : parti du Cap, et traversant l'Etat libre d'Orange, il remonte jusqu'au lac Nyassa. En 1894 Edouard FOA entreprend une deuxième mission en Afrique Centrale : débarquant sur la côte Est à l'embouchure du Zambèze, il traverse en trois ans tout le continent africain et atteint la côte Ouest à l'embouchure du Congo. On trouvera en annexe la liste des ouvrages où il décrit les différents pays qu'il a visités.

LE CHASSEUR

Pour Edouard FOA, la chasse répond à la fois à une passion sportive et à une nécessité matérielle ; lors de sa dernière mission, la quantité de bagages et de matériel emportés nécessite l'embauche de plus de 300 porteurs: une telle colonne a certainement fière allure. Mais il faut chaque jour trouver sur place la nourriture pour une si nombreuse population : d'où des tableaux de chasse qui vont scandaliser les habitués de nos actuels safaris-photos. Edouard FOA fait le récit de ses nombreuses aventures de chasse dans deux ouvrages (2-7) qui lui assurent d'emblée un large succès auprès d'un public devenu sensible aux problèmes exotiques et coloniaux.

L'ARMEMENT DU CHASSEUR

Supervisant avec soin l'ensemble de l'organisation matérielle de ses expéditions, Edouard FOA accorde évidemment une attention particulière aux armes qu'il emporte avec lui. Laissons-lui la parole à l'occasion de son premier voyage en Afrique du Sud:

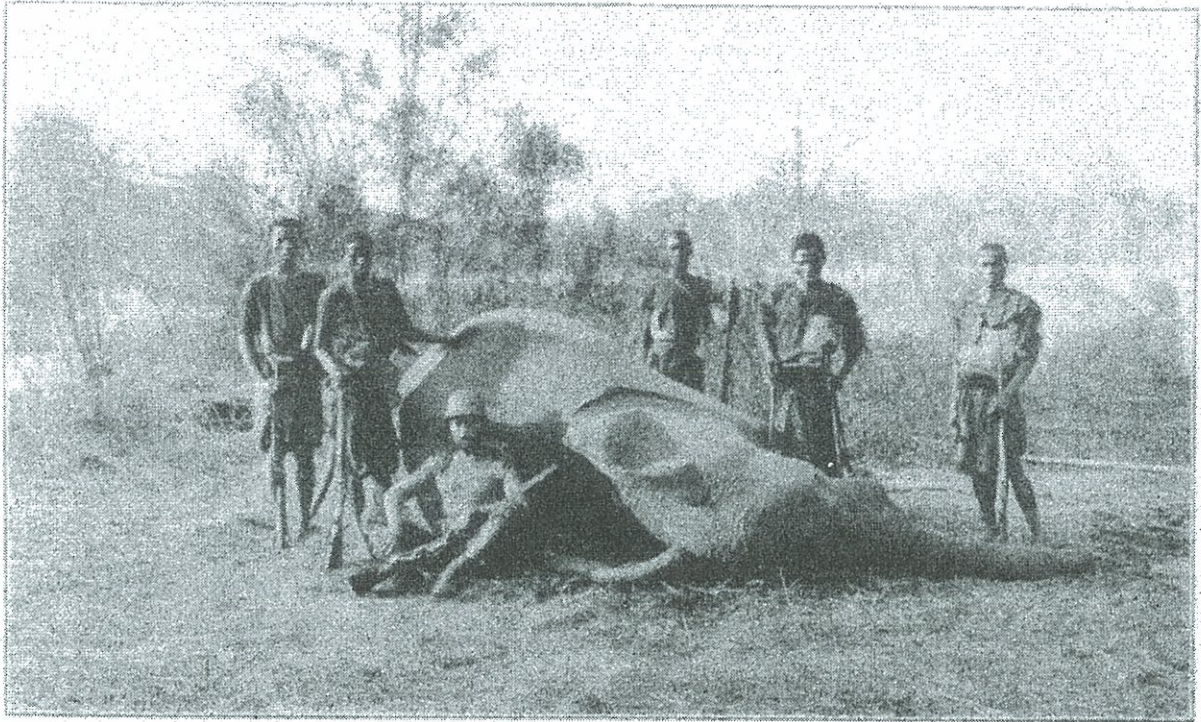
« Monsieur GALAND {16}, le fabricant d'armes bien connu, dont je suis le client depuis bientôt douze ans, se chargea de m'exécuter, sur des mesures spéciales (en ce qui concerne la longueur des crosses et des armes, leur poids, leur portée et leur réglage), des carabines rayées, doubles, dont je n'ai eu qu'à me féliciter, car elles m'ont donné d'excellents résultats; elles figurent aujourd'hui parmi les plus chers souvenirs de mes voyages.

Ces armes consistaient en :

- 1) un express rifle, calibre anglais 577, d'une puissance et d'une solidité peu communes, d'une précision telle qu'à l'essai sur chevalet fixe ses balles se couvraient les unes les autres à 100 mètres. Avec une charge de poudre dépassant 11 grammes, il tire des balles de poids et de composition variés. Cette arme a tué les neuf dixièmes des pièces que j'ai inscrites au tableau pendant mes quatre années de courses dans les bois ;
- 2) une carabine rayée à double canon, calibre 12, plus courte, ayant moins de portée, mais lançant une balle à pointe d'acier à laquelle rien n'a jamais résisté, comme on le verra lorsque je raconterai ses effets dans le crâne épais de l'hippopotame.
- 3) une carabine rayée double du calibre 8, qui envoie, à la charge de 14g 8 de poudre, une balle de 4 onces et quart ; d'une solidité et d'une résistance peu communes, mais d'un poids proportionné, cet engin destructeur, qui est, en somme, un petit canon, a tué quelques fois d'un seul coup un rhinocéros ou un éléphant.

En plus des armes qui précèdent, et sans parler du matériel considérable destiné à l'expédition : tentes, campements, literie, provisions, outils, ustensiles divers, etc., j'emportais une grosse canardière calibre 12, des couteaux à dépecer, des haches, un gros harpon, des filets de pêche, des lignes, des hameçons, etc, etc ...»(2)

« J'avais encore un petit fusil de chasse à deux coups calibre 32, pour les petits oiseaux destinés aux collections et qu'il fallait ne pas abîmer, sans compter deux gros revolvers GALAND, et un petit tue-tue pour l'imprévu car il ne faut pas oublier que je projetais en partant de traverser des régions où Stanley, Peters, Wissman et beaucoup d'autres ont eu des difficultés extrêmes avec les indigènes.» (7)



LES CHASSEURS DE FAYVES.

L'ECRIVAIN

De nos jours, traverser le continent africain représente encore une entreprise quelque peu aventureuse : a fortiori si vous l'effectuez à la fin du siècle dernier et à pied. Dans ses deux volumes de souvenirs de chasse, Edouard FOA compte ses aventures et aussi ses mésaventures. Son style garde encore toute sa fraîcheur et son récit est très vivant, parfois non dépourvu d'un certain humour :

«A Pretoria, je fus présenté à un Boër, M. Maré, qui remplissait un emploi important auprès du gouvernement... Avec cette urbanité qu'on a, au Transval, pour tout ce qui n'est pas anglais, il me proposa une excursion de quelques jours...» (2).

Dans d'autres circonstances, il raconte les événements avec une tranquille philosophie qui lui permet de surmonter l'adversité. C'est ainsi qu'ayant abattu 7 tonnes et demie d'hippopotames, ses porteurs qui avaient déjà été payés d'avance, reçoivent chacun une forte provision de viande. Aussitôt, ils abandonnent l'explorateur et retournent à leur village :

«Je me trouvais ainsi au milieu des bois avec mes cinq chasseurs, un cuisinier, deux domestiques et cinq arabes, plus cent quatre-vingt-douze charges diverses et vingt-neuf séchoirs pleins de viande! D'autres auraient pu en être désespérés; à moi cela m'était parfaitement égal, rien ne me forçant à me hâter.» (2)

Les événements sont parfois plus tragiques et on lira avec intérêt les récits de certaines charges d'éléphants.

UN EUROPEEN CURIEUX

A côté du chasseur, cohabite également un homme curieux de tout et toujours disponible. Ici, il prend copie de la mélodie et des paroles des chants dont s'accompagnent les «canotiers» du bas Zambèze; là, il décrit les moeurs de telle peuplade. En un mot, il est toujours à l'affût :

«Voici, dans le lointain deux colonnes noires qui joignent l'eau au ciel. On dirait de la fumée; mais, renseignements pris, ce sont des bandes de mouches appelées *kungo*; quand leurs essaims énormes s'abattent sur un endroit habité, les indigènes les capturent en grand nombre avec la fumée d'une plante spéciale qui les étourdit : ils les réduisent alors en pâte et les mangent; c'est, paraît-il, excellent. Je n'ai pas eu l'occasion de goûter et de juger cette pâte de mouches; je le regrette, car il y avait peut-être là une découverte à faire pour nos tables blasées, quelque chose d'analogue aux nids d'hirondelles chinoises, de quoi faire la fortune du lac Nyassa, qui manque d'articles d'exportation»(8).

LE RESPECT DE LA NATURE

Bien que chasseur passionné, Edouard FOA est loin d'être insensible à la beauté des animaux qu'il poursuit. Voici le récit douloureux de la mort d'un puissant solitaire :

«Soudain, le voici qui s'arrête, fait de nouveau volte-face dans ma direction et se plante au milieu de la plaine à trente mètres de nous... Malgré le danger, malgré l'imminence de la charge, car je vois bien qu'il cherche à voir ou à flairer son ennemi, je ne puis m'empêcher de l'admirer! Comme il est beau ainsi! La tête haute, la trompe levée, les oreilles étendues, semblables à de grands boucliers, il a l'air d'un de ces puissants bronzes, de colossale dimension, que les sculpteurs campent fièrement sur les monuments... Mais les balles font bientôt leur oeuvre, et, avant que j'aie tiré de nouveau, il s'en va la tête basse, fait encore quelques pas, la trompe pendante, avec une allure triste, abattue, qui contraste péniblement avec celle d'il y a un instant ; il s'arrête, et, après avoir oscillé une minute comme une maison qu'on ébranle, le voici qui s'affaisse du derrière, puis s'affale lourdement sur le côté, jetant sa trompe en l'air comme pour adresser un dernier appel à la clémence des hommes. A l'endroit même où s'élevait tout à l'heure dans toute sa beauté sauvage le plus grand et le plus puissant des animaux de la terre, cette majestueuse conception de la nature, il n'y a plus qu'un amas de chair grise qui apparaît dans l'herbe éclaboussée de sang : la vie et l'intelligence ont quitté pour toujours cette énorme enveloppe.

Je ne puis m'empêcher de faire ces réflexions et de toujours mêler quelques regrets à chacune de mes victoires sur ces animaux; au camp, je brûle de les exterminer, et, lorsque je les tue, je m'adresse des reproches en même temps que des félicitations. O inconséquence de la nature humaine! «(7)

Edouard FOA sait également reconnaître les méfaits catastrophiques des chasses menées sans le moindre contrôle:

«Mais les temps avaient bien changé. La population blanche était venue d'Europe, la fièvre de l'or avait lancé dans toutes les directions les prospecteurs avides de gain; une foule de gens avait envahi le pays, attirés par l'industrie minière; les villages étaient devenus des villes, et des cités étaient nées en rase campagne. Au début, les nouveaux arrivants séjournaient dans les bois, tuant ou blessant des quantités d'animaux sauvages qu'ils chassaient autant par nécessité que par goût, et, peu à peu, la région s'était dépeuplée : éléphants, girafes, autruches avaient complètement disparu, et c'est tout au plus si on voyait de temps à autre quelques antilopes; encore fallait-il s'éloigner des centres civilisés et se rapprocher des frontières du Transval, près de la rivière des Crocodiles, qui forme la limite nord de cette république.» (2)

Aujourd'hui, bien que profondément attaché au maintien du droit de chasse, le public français s'inquiète de plus en plus de la disparition du gibier. De la sorte, une attitude plutôt nuancée commence à se manifester vis à vis de certaines formes de chasse et de destruction des animaux. Dans ce domaine, on peut prévoir que les revendications politiques des écologistes vont sans doute, en quelques années, avoir plus d'effet que les longs et patients efforts de la S. P. A. Mais, comme on vient de le voir, les problèmes liés à la raréfaction du gibier ne sont pas nouveaux: il y a plus d'un siècle, Edouard FOA les soulève déjà. C'est pourquoi, si l'on commence à prendre maintenant des mesures pour protéger les espèces vivantes actuelles, il serait également souhaitable d'entretenir et de conserver les spécimens naturalisés ou empaillés existant encore dans les collections des musées : en particulier les spécimens figurant dans les collections rapportées par Edouard FOA. A Evian, dans les locaux de la fondation JEAN FOA qui porte le nom du fils de l'explorateur, il subsiste encore aujourd'hui quelques trophées de chasse; lentement, sous l'action des mites et de la négligence, ces animaux sont en train de subir une seconde mort.

LES PROBLEMES INDIGENES

On remarquera tout au long de ces récits la qualité des rapports humains que Edouard FOA conserve avec les indigènes. De sorte que, revenant dans une région où il était passé quelques années auparavant, les indigènes qui l'ont connu l'accueillent avec joie; ils lui demandent alors de bien vouloir les embaucher à nouveau comme porteurs, eux et tous les hommes de leur famille.

LA TRAITE DES NOIRS

L'esclavage et la traite des noirs représentent, même en 1897, un fléau encore largement répandu dans certaines régions de l'Afrique centrale:

«La seule chose qui m'ait frappé chez Moassi est le développement de la traite des esclaves; les caravanes arabes visitaient constamment son territoire; à chaque pas, au cours du voyage, nous en avons rencontré, les unes arrivant avec des étoffes, de la poudre, des armes à feu; les autres repartant avec des convois de captifs plus ou moins chargés d'ivoire.»

«Prendre à la mère l'enfant qu'elle portait dans ses bras, le tuer devant elle, ou bien, s'il est grand, le séparer d'elle, les vendre l'un et l'autre à des maîtres différents, tuer les vieux parents désormais inutiles, voilà des actes qui révoltent notre nature, qui soulèvent notre indignation. Aujourd'hui, la majeure partie de l'humanité, qui a proclamé la liberté, qui considère comme sacré les liens de la famille, la propriété, l'indépendance de chacun, doit s'efforcer de secourir et de protéger ces malheureux peuples africains, si peu qu'ils le méritent. Mais ce n'est pas en un jour qu'on abolira l'esclavage : il faudra des siècles. On ne pourra enrayer le mal que lorsque tout le continent africain sera entre les mains et sous le contrôle effectif des peuples civilisés. Il est certain que les noirs ne nous en seront jamais reconnaissants...»(8)

L'ANTHROPOPHAGIE

«On a dit très justement que l'anthropophagie n'est en somme que l'amour de ses semblables poussé à l'exagération. Cette philanthropie excessive, qui n'est pas entrée dans nos moeurs, bien au contraire, constitue l'originalité grande de certaines peuplades africaines...»

«Chez la plupart des peuplades que j'ai citées on exécute de la même façon les malheureux esclaves ou condamnés que l'on désire manger ; on leur attache la tête à un arbre souple qui fait ressort et ne reste plié que sous le poids du condamné; l'exécuteur s'approche et tranche d'un seul coup la tête. Aussitôt celle-ci est arrachée et jetée au loin par l'arbre qui se redresse; on débite ensuite la viande et on se la partage. Quelquefois, chez les Bapotos, par exemple, on marque avec de la craie ou du charbon sur l'individu vivant les parties qui sont vendues, et le maître promène le malheureux jusqu'à ce que chaque fraction du corps ait trouvé acquéreur; alors seulement on le met à mort. Telles sont la résignation et la force d'habitude à l'obéissance passive chez ces malheureux peuples que l'esclave qui se sait destiné à être mangé ne songe même pas à se plaindre de son sort. Il n'ignore pas que la nourriture qu'on lui

donne est destinée à l'engraisser ; il voit venir avec insouciance le jour où il servira de pâture à ses congénères ; il supporte stoïquement ce rôle d'animal de boucherie, se laisse palper, marquer et enfin exécuter sans un mot, sans un murmure.»(8)

CONCLUSION

Après une longue période d'indifférence de la part du public, les oeuvres d'Edouard FOA sont en train de faire l'objet d'une nouvelle vague d'intérêt. C'est ainsi que les deux ouvrages concernant la chasse aux grands fauves ont été réédités dans le cadre de la luxueuse collection : «Les classiques de la Chasse» (12-13). A ce sujet, il est à regretter que cette réédition n'ait pas conservé les illustrations d'origine. Heureusement, il n'en va pas de même avec les volumes de la collection «Les grands Maîtres de la Chasse et de la Vénérie»(14).

Celui qui a déjà participé à un safari-chasse actuel ne pourra qu'envier son célèbre prédécesseur : non seulement pour ses nombreux tableaux, mais aussi à cause de l'entière liberté dont il jouit pour les réaliser... pas le moindre garde-chasse gouvernemental pour limiter votre ardeur ou pour établir la facture des taxes afférentes à chaque bête abattue!

Les collectionneurs et amateurs qui s'intéressent aux armes de la fin du XIXème siècle vont trouver un certain attrait dans les récits d'Edouard FOA. C'est l'expérience sur le terrain d'un chasseur vivant à une époque particulière; celle de l'apparition des poudres sans fumée. N'oublions pas que le tir à la poudre noire avec des armes de gros calibre présente de sérieux inconvénients pour un chasseur de gros gibier : chaque coup s'accompagne d'un grand nuage de fumée trahissant l'emplacement de l'arme et permettant à la bête blessée de charger le tireur.

Enfin, c'est un grand souffle d'aventures, d'espaces et de liberté qui traverse les oeuvres d'Edouard FOA. Il est évident qu'un tel climat va réveiller le coeur de l'européen qui a déjà goûté à l'attrait du continent africain. Ce même climat va également séduire les autres lecteurs. Et c'est sur cet aspect que nous allons terminer en donnant une fois encore, la parole à Edouard FOA :

«Quelle existence de liberté illimitée, que celle qui se passait ainsi! Errer au milieu de la nature, aller de-ci, de-là, séjourner ou non, au gré de sa fantaisie, vivre avec les arbres des bois et le ciel pour couverture, sans souci des luttes, des petites misères, des dissensions ou des haines de la vie civilisée! Quand je me remémore les années que j'ai passées ainsi, j'en oublie les mauvais côtés, les moments pénibles, pleins de découragements: seules les heures de bonheur, de félicité, repassent dans ma mémoire avec mille détails attendrissants.... Et mon coeur se serre...»

«Passé les cataractes, nous aurons encore 400 kilomètres environ de pays curieux, à peu près jusqu'à Upoto; puis, nous allons rencontrer les premières traces de la civilisation : nous verrons des vapeurs sur le fleuve, des établissements sur les rives.

Malgré moi, devant cet envahissement graduel, je ne puis me défendre d'une certaine tristesse. Adieu, moeurs primitives, peuplades non encore corrompues par le contact européen, paysages sauvages! Adieu, l'Afrique vraie, en un mot, celle dont l'étude passionne le voyageur avide de découvertes, et l'entraîne, au péril de sa vie, vers les aventures! Adieu, calme et sérénité des régions inexplorées! Adieu, vie errante et libre sous un beau ciel clément! Adieu, liberté absolue de faire et de penser! Tout cela disparaît pour faire place à la civilisation, à des Européens affairés et bilieux, médisants, jaloux les uns des autres ; à des indigènes astucieux, âpres au gain ; à des pays sillonnés de locomotives ou de vapeurs dont le sifflet strident fait fuir jusqu'aux oiseaux, à des routes tirées au cordeau, jonchées de débris de journaux ou de boites de conserves vides; à des agglomérations de maisons qui prennent le nom pompeux de ville, quoique les rues y manquent, et la cordialité aussi, où l'on n'a aucun agrément, mais où se retrouvent en revanche toutes les vexations, toutes les obligations que l'autorité locale accumule dans les grandes métropoles. Les charmes de l'Afrique se sont envolés : il ne reste plus que la fièvre.

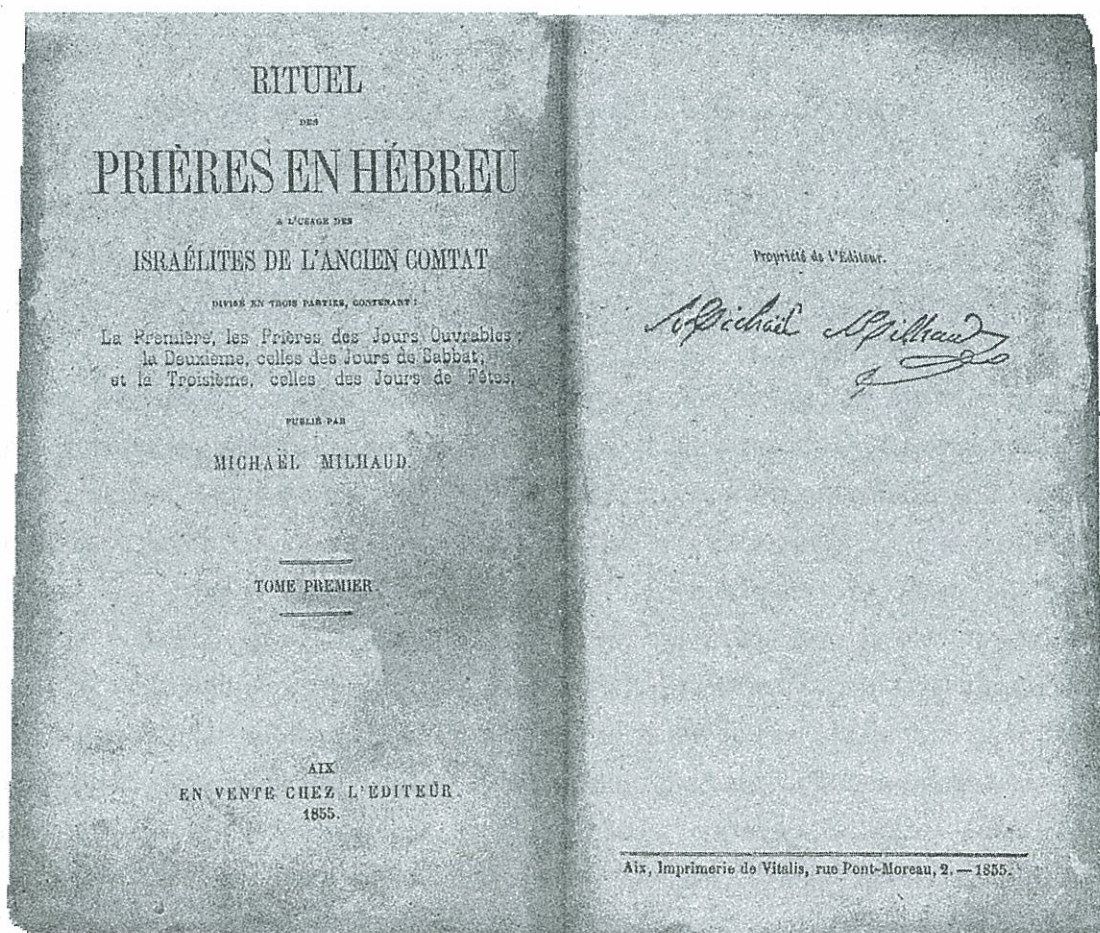
Après avoir vécu dix ans sous la tente, comment se plaire dans ces cités africaines? On y est mal à l'aise et l'on a hâte de les quitter. Civilisation pour civilisation, mieux vaut encore celle de l'Europe, dont l'autre n'est que la caricature.»(8)

Gérard GALAND

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1) FOA E. Le Dahomey, histoire, géographie, moeurs, coutumes, commerce, industries, expéditions françaises (1891-1894). Henuyer, Paris, 1895
- 2) FOA E. Mes grandes chasses dans l'Afrique Centrale. Firmin Didot, Paris, 1895
- 3) FOA E. A travers l'Afrique centrale. Du Cap au lac Nyassa. Plon et Nourrit, Paris, 1897
- 4) FOA E. Les mines de diamant du Cap. Plon, Paris, 1898
- 5)FOA E. Traversée de l'Afrique équatoriale de l'embouchure du Zambèze (Océan indien) à celle du Congo (Océan atlantique) par les grands lacs (1894-1897). Gy, Rouen, 1898
- 6)FOA E. Le Nyassaland. Plon, Paris, 1899
- 7) FOA E. Chasses aux grands fauves pendant la traversée du continent noir du Zambèze au Congo français. Plon et Nourrit, Paris, 1899

- 8) FOA E. De l'Océan Indien à l'Océan Atlantique. La traversée de l'Afrique du Zambèze au Congo français. Plon et Nourrit, Paris, 1900
- 9) FOA E. Sur la domestication éventuelle de l'éléphant d'Afrique. Imprimerie nationale, 46ème année, Paris, 1900
- 10) GAUTHIER E. Edouard FOA. L'Année scientifique et industrielle, Hachette, Paris, 46ème année 1902
- 11) FOA E. Mme. Résultats scientifiques des voyages en Afrique d'Edouard FOA. Imprimerie nationale, Paris, 1908
- 12) FOA E. La chasse aux grands fauves. Les classiques de la chasse, Visaphone, Paris, 1962
- 13) FOA E. Mes grandes chasses dans l'Afrique centrale. Les classiques de la chasse, Visaphone, Paris, 1963
- 14) FOA E. Mes grandes chasses dans l'Afrique centrale. Pygmalion, Paris, 1988
- 15) FOA H. Communications personnelles.
- 16) GALAND G. Ephémérides: à propos du 50ème anniversaire de la naissance de Charles GALAND. Cibles, n°154, p 40-44, 1983



Couverture d'un livre très rare
(Copie communiquée par notre ami Max Amado)